

**LE TRAVAIL DE L'UTOPIE. GODIN
ET LE FAMILISTÈRE DE GUISE. BIOGRAPHIE**

Michel Lallement (2009)
Paris, Les Belles Lettres,
coll. « Histoire de profil », 512 p.

**Comptes
rendus**

Le livre de Michel Lallement se situe dans un siècle béni pour l'expérimentation en sciences sociales. Alors que le siècle des Lumières a vu défiler les Montesquieu, Voltaire et autres Diderot, tous plus philosophes et critiques du pouvoir politique les uns que les autres, le XIX^e siècle est entré de plain-pied dans l'instrumentation sociale. Pour les sciences sociales, le XIX^e siècle, est carrément fascinant et, tout particulièrement, la première moitié du siècle. Aux côtés des Saint-Simon – et de sa sublime parabole – des Auguste Comte, on trouve des Charles Fourier et des Louis Blanc qui passent de la parole aux actes.

Michel Lallement signe ici la biographie de l'un de ces inventeurs sociaux qui, avec le temps, a pris figure de géant. Jean-Baptiste André Godin est un industriel qui a fait fortune dans le domaine du chauffage domestique et de cuisine. Il a inventé le poêle en fonte qui diffuse la chaleur beaucoup plus efficacement que les anciens poêles en tôle utilisés jusque-là. Il s'installe à Guise, dans l'Aisne, en 1846, deux ans avant la Révolution de février 1848 qui a mené Louis Blanc et Lamartine au gouvernement de la II^e République. En pleine révolution industrielle, alors que le salariat s'institue de plus en plus comme moyen de gagner sa vie et remplace la stabilité de l'agriculture, le mode de vie urbain apporte son lot d'indigents. Victor Hugo qui, à la même époque, mijote *Les Misérables* ne manque pas d'histoires de cas pour décrire la vie de cette population qui fait les frais de ces changements sociaux.

YVON LECLERC

*Doctorant en études urbaines
Institut national de la recherche
scientifique (INRS)
Urbanisation, Culture et Société
yvoneleclerc@videotron.ca*

Grâce à son invention et à son talent de gestionnaire, Godin s'impose dans un marché en pleine expansion et amasse rapidement une fortune colossale. Fils d'un artisan serrurier, son nouveau statut ne lui fait pas oublier ses origines modestes et les conditions de vie des ouvriers : instabilité, fatalité, soumission et pauvreté. Idéaliste et profondément humaniste, il choisit de consacrer une grande partie de sa fortune à l'amélioration de la vie des ouvriers de ses usines. Il développe le concept d'*équivalent de la richesse* grâce à l'association des ressources, concept que reprendra, au Québec, un demi-siècle plus tard, Alphonse Desjardins. Godin entend par *l'équivalent de la richesse* les conditions de confort, de salubrité, que la bourgeoisie s'offre par l'argent et que le monde ouvrier pourrait s'offrir désormais par la coopération. Frappé par les mauvaises conditions de vie de la classe ouvrière et écologiste avant l'heure, il inclut dans cette expression les principaux déterminants de la santé : salubrité du logement, l'air pur, la luminosité des appartements et l'accès à l'eau potable.

LE FAMILISTÈRE

Privilegé de la fortune, il possède un important réseau de contacts dont il se sert pour développer un projet alternatif aux conditions de vie abjectes qu'il constate chez les ouvriers d'usine. Il se rend à l'École sociétaire de Charles Fourier, théoricien socialiste, où il découvre le concept de *phalanstère*, ou communauté de travailleurs. Il est séduit, sans toutefois en retenir tous les éléments. Par exemple, le phalanstère de Fourier repose surtout sur l'agriculture alors que Godin, capitaine d'industrie, emploie des ouvriers d'usine. De plus, les nombreux échecs des tentatives d'implantation du phalanstère de Fourier incitaient Godin à la prudence ; il en adapte donc les idées principales dans le but de rendre son projet réalisable. Car ce qui compte pour lui, c'est l'amélioration du sort des familles de ses ouvriers. « Peu me chaut le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse », devait-il se dire à la suite d'Alfred de Musset.

Exemple d'adaptation, dans son ouvrage *Solutions sociales*, il porte une attention particulière à l'habitation qui doit être un lieu de liberté, de calme, de paix, de tranquillité. Il écrit : « Ne pouvons-nous pas hardiment conclure que, si nous réunissons tous les avantages de l'habitation du riche autour de la famille du pauvre, nous aurons créé au profit de celle-ci une somme de bien-être dont elle est privée¹ ? »

Selon ce concept, le familistère est un palais – rien de moins – destiné à « réunir un certain nombre de familles dans des locaux confortables, spécialement agencés en vue du bien-être des habitants et du facile stationnement des services publics nécessaires à la satisfaction des besoins de la vie humaine² ». Le palais social de Godin est donc une sorte de coopérative d'habitation mêlée d'une coopérative de production. Car plus encore que l'habitation, il cherche, par ce projet, à mieux rétribuer le travail de ses ouvriers et de leur famille.

Autour de ce « palais coopératif », on trouve des lavoirs, des magasins d'alimentation, une école obligatoire gratuite, un théâtre, une piscine et une bibliothèque. Et, précurseur du principe de base du mouvement coopératif – un homme, un vote –, tous les employés de l'usine ont droit aux mêmes avantages, quelle que soit leur occupation dans l'entreprise. Mieux encore, Godin institue un système de protection sociale : caisses de secours protégeant contre la maladie, les accidents du travail et qui permet aux ouvriers de plus de 60 ans de jouir de la retraite. L'organisation matérielle du familistère n'a d'autre but que de mener à une élévation morale et intellectuelle du travailleur, de lui permettre de retrouver l'estime de soi et son indépendance à l'égard de la société bourgeoise. Le Familistère de Guise a hébergé des familles jusqu'en 1968 et il existe toujours, bien qu'il ne soit plus utilisé pour les fins pour lequel il a été créé. Il fait désormais partie du patrimoine national français.

Michel Lallement souligne l'importance de l'utopie, de l'idéalisme ou de ce que Max Weber appelle l'idéal-type qui a fait courir Godin durant toute sa vie. Attardons-nous sur certains de ces idéaux : la coopération, l'éducation, l'égalité des sexes et le travail.

LA COOPÉRATION

La construction intellectuelle du phalanstère de Fourier autour des phalanges et de l'architecture du Palais royal, à Paris, est vite apparue utopique et théorique aux yeux de Godin, qui lui préféra le principe de la coopération. Il sait que des industriels n'hésitent pas à avancer des sommes d'argent à leurs ouvriers, ce qui a pour effets de les enchaîner à l'usine et de tolérer les conditions qu'on y trouve. Cette pratique – que la Charles Robin and Company et la John Le Bouthiller and Company ont longtemps utilisée en Gaspésie, presque à la même époque – répugne à Godin, qui en prend le contrepied dans la création du magasin général qui dessert le familistère. Il applique plutôt le principe de la coopération développé par Robert Owen, réformateur anglais. Dans le magasin général du familistère, les produits de première nécessité sont vendus au prix coûtant et la plus-value est versée aux acheteurs selon un mode de répartition équitable.

L'ÉDUCATION

« Avec le logement, l'éducation est le deuxième grand équivalent des richesses que Godin veut offrir aux familles de ses ouvriers » (p. 167). Influencé par Jean-Jacques Rousseau dont les thèses sur l'éducation font autorité à l'époque, Godin considère, comme le philosophe du « bon sauvage », que l'être humain – et singulièrement l'enfant – est perfectible. La société a prise sur chacun et elle peut forger des individualités tout en composant avec le statut de citoyen du

monde. À la différence de Rousseau dont l'Émile promet une forme d'éducation élitiste, il considère que l'éducation doit être universelle et intégrale afin de « combler toutes les lacunes que les institutions de la société laissent exister dans le développement des aptitudes et de l'intelligence humaine³ ».

Là encore, l'industriel innove : il fait construire des écoles mixtes à fréquentation obligatoire jusqu'à 14 ans alors même qu'à l'époque la loi autorise le travail des enfants à partir de 10 ans. Il y ajoute des outils pédagogiques : un théâtre, une bibliothèque. Il s'implique lui-même dans l'entreprise en multipliant les occasions d'enseigner à ses salariés les bienfaits de la coopération.

« Dans les théories socialistes du milieu du siècle, la question de la place occupée par la femme devient une préoccupation de premier plan » (p. 94). Godin affirme que « la vérité, c'est que la femme est destinée à jouir de droits égaux à ceux de l'homme, et que la vie sociale sera incomplète, imparfaite, tant que la femme ne sera pas comme l'homme affranchie de corps et de volonté, par les institutions » (p. 95). Malgré tout, il faut reconnaître que la place des femmes, au familistère, n'est pas la priorité absolue de Godin, même s'il institue, en 1861, un conseil du familistère composé de 12 femmes et de 12 hommes. Autre geste de Godin en faveur de l'égalité des sexes, il crée une école mixte au sein du familistère.

Le travail de l'utopie ou l'utopie du travail

Toute l'œuvre de Godin conduit à la responsabilisation de chacun des membres de la famille et à leur conférer un rôle d'acteur social. Il estime que l'ouvrier devrait mériter un statut social beaucoup plus élevé puisque c'est lui qui transforme la matière. Voilà l'utopie de Godin, le fondement même de son œuvre dont l'amélioration des conditions de vie n'est qu'une première étape qui vise à permettre aux ouvriers de se libérer de toute dépendance à l'égard du patronat, d'abolir le salariat et de lui substituer l'Association. C'est pour concrétiser cette idée qu'il fonde, en 1880, une Association du Capital et du Travail, qui modifie le statut de l'usine pour en faire une coopérative de production dont la plus-value sera distribuée entre les ouvriers et les services à la communauté.

Inspiré du modèle imaginé par Fourier qui valorise le capital, le travail et le talent, Godin institue un système d'émulation fondé sur la responsabilité, le mérite et l'équité car, pour lui, il serait injuste que tout le monde reçoive la même part de la plus-value de la coopérative. Il établit des distinctions entre les travailleurs, essentiellement fondées sur l'ancienneté : les associés (au moins cinq ans de travail et résidence au familistère), les participants, les sociétaires, puis les auxiliaires et les saisonniers qui n'ont pas assez d'ancienneté pour être membres de l'Association. La rémunération, il va de soi, est établie en rapport avec cette classification.

Michel Lallement signe ici une biographie très étoffée, élaborée autour du cadre théorique de l'utopie qu'il réhabilite comme Weber avance l'idéal-type. Au passage, il rappelle que Marx et Engels, en 1848, dans le *Manifeste du parti communiste*, condamnaient le socialisme des Fourier et Saint-Simon parce qu'il récuse toute forme d'action révolutionnaire et ignore la puissance émancipatrice de la classe ouvrière. Godin a choisi le positivisme de Comte et fait avancer, par son action réformatrice, la cause des ressources humaines dans l'entreprise. Il méritait bien la biographie étoffée, critique et non complaisante que lui consacre Michel Lallement.

Notes

- 1 J.-B. A. Godin (1871), *Solutions sociales*, Paris et Bruxelles, A. Le Chevalier éditeur, p. 424.
- 2 J.-B. A. Godin, *Le Devoir*, t. 8, n° 290, 30 mars 1884, p. 194, cité par Lallement, p. 113.
- 3 J.-B. A. Godin, *Solutions sociales*, *op. cit.*, p. 358-359. Cité par Lallement, 2009, p. 170.